

Il n'y a pas d'amour heureux... : ... mais c'est notre amour à tous deux

Autor(en): **Magnaud, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 4

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568319>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tandis que Lazare leur expliquait le système de Leibnitz, le plus inspiré d'entre eux, Michel Marbeau dessinait des phallus. Incliné derrière les jeunes filles qui ne s'en doutaient pas, Michel Marbeau dessinait des phallus qu'il ornait de couleurs irréelles, vert émeraude, bleu turquoise, orange, rose, mordoré. N'écoulant qu'une vocation dont ses camarades ne souriaient même pas, il imaginait des phallus plus éclatants que des orchidées, plus pur que des poignards, plus erigés que les uraeus égyptiens qui portaient le disque du Soleil.

Avec sa tête et son torse de boxeur, Michel Marbeau devenait soudain le témoin d'une vérité qu'on ne disait pas, l'initié radieux qui vacillait encore, l'invocateur sur tous ses frères étonnés de la force interdite qui les transfigurait enfin.

Il n'y a pas d'amour heureux . . .

. . . mais c'est notre amour à tous deux.» (Aragon.)

Nouvelle de Jean MAGNAUD

Paris lui dispensait un écoeurement insurmontable. Le Paris homosexuel surtout, celui des bars, des rues, des cinémas et des salons. Il en avait goûté autrefois du bout des lèvres et aujourd'hui que le dégoût l'en avait éloigné pour toujours il se sentait une âme de Préfet de Police.

Comme il recherchait le moyen d'échapper à lui-même, au drame qui le consumait, aux hommes de sa race et de sa langue, une communication lui arriva du Ministère: «Pourriez vous être fin Avril à Rio-de-Janeiro? Un poste vient de se découvrir là-bas. Vous êtes célibataire, c'est une chance. Prenez une valise et partez . . . lui écrivait un ami. Mais auparavant ne manquez pas de venir me voir dans mon bureau de la rue de Constantine.»

Pour s'y rendre, Georges descendit curieusement à Solférino. Il emprunta la rue Saint Dominique, passa devant la lourde porte d'un vert sombre et sali qu'il avait quelquefois franchie avec Serge, un étudiant blond qui le dépassait presque d'une tête et dont il était l'aîné de cinq ans.

Ils s'étaient connus sur un terrain de rugby où, bien que membres d'équipes adverses ils n'avaient, sans se connaître, cessé de jouer l'un pour l'autre. Depuis ils s'étaient revus en tout et pour tout quatre fois. Mais ces quatre entrevues avaient compté davantage que vingt ans d'amitié fidèle. A la quatrième, Georges avait ployé sous lui le corps de l'étudiant un peu ivre. Et Serge était venu furieusement à sa rencontre, l'étreignant et cherchant ses lèvres, s'offrant à ses mains . . . Il l'avait accompagné jusqu'à la méchante porte verte où ils avaient échangé des propos très graves dont ils n'avaient souvenance que du ton, et qui n'étaient rien moins qu'un engagement solennel et effrayé. Depuis ils ne s'étaient plus jamais revus.

Georges souffrit distraitemment jusqu'à la rue de Constantine où l'huissier le précéda dans un bureau où régnait un homme amical et

encore jeune. Il donna une signature, contracta l'engagement d'accomplir, pour la France, le service que lui valaient ses capacités et ses trente ans.

Auparavant il prendrait des vacances. Pâques approchait. Il irait chez lui, dans le Midi, et l'idée lui vint d'offrir à Serge une place dans sa voiture. N'était-ce pas la meilleure reprise? L'étudiant un peu pauvre qu'il emmènerait à l'improviste dans ce Midi dont ils étaient tous les deux les fils?

La réponse arriva, brève et sèche, sur carte-lettre, le lendemain: «Je serai devant ma porte mardi à 6h30 du matin». Cette fois il n'avait pas ajouté «sentiments superflus». Mais pas davantage il n'exprimait de remerciements.

Il était devant sa porte, les cheveux abondants et blonds en désordre sur le visage. Le printemps débordait la ville. Le ciel était déjà bleu. Des oiseaux invisibles chantaient dans les frontons des Ministères qui avaient reçu des drapeaux neufs. Serge portait un pantalon clair et taché, une chemise en tricot dont il avait relevé les manches. Dans son dos il laissait pendre un pull blanc dont les bras se nouaient sur sa poitrine. Il jeta sa valise derrière les sièges, tomba lourdement dans le cabriolet. Il n'avait pas ouvert la bouche ni regardé son compagnon.

La voiture quitta lentement Paris, sa fraîcheur matinale, ses pierres et ses avenues qui, désertes, étaient aimables. Un vieux marquis, travesti en ouvrier pour son pèlerinage matinal, écarta les mains quand passèrent devant lui, flottant dans le souffle de la vitesse, ces chevelures brune et dorée. Georges pressa sur l'accélérateur.

Hors de Paris, il s'aperçut que Serge le regardait dans le rétroviseur. Il le chargea d'un coup d'oeil hostile et populacier.

— Comme tu as vieilli! dit Serge.

Sa voix était triste, presque lasse. On eût dit que la vie lui pesait autant qu'à son compagnon.

— Je vais vieillir ailleurs, répondit Georges. Dans trois semaines je serai à Rio. Ce sera le début d'un mouvement qui ne s'arrêtera qu'avec moi et jamais plus à l'intérieur des portes de la France.

Leurs folles ambitions écroulées. Georges enlisé par scepticisme et pudeur. Serge recalé à son concours d'entrée à l'E.N.A. A défaut de la gloire ils mettraient leur génie dans leur vie, une vie conduite selon leurs convenances, effacée et mystérieuse, d'aventurier misanthrope et discrètement jouisseur . . . Georges avait osé rompre. Serge restait le prisonnier de sa famille et des douze ou quinze maîtresses qu'on lui connaissait. Mais Georges n'était-il pas prisonnier de ses moeurs lui aussi? Partir n'importe où. Y faire n'importe quoi mais s'y oublier en oubliant les autres . . .

La machine battit 742 km sans rechigner. A plusieurs reprises on avait longé le Rhône. Serge avait dormi, torse nu dans le soleil et le vent retrouvés. Ils s'arrêtèrent à la nuit tombante dans une hostellerie d'Avignon. Georges, du balcon, humait les rues où les enfants, assis en rond et le nez au ciel malgré l'obscurité grandissante, attendaient le retour des cloches de Pâques.

La porte de la salle de bain s'ouvrit dans son dos. Il entendit quelques pas de pieds nus, puis:

— Tu ne m'aimes plus.

Il rentra calmement, se planta en face de ce garçon superbe et inconnu. —

— Je t'aime.

Serge alors retourna dans la salle de bain. La porte du balcon resta ouverte. Georges maintenant alité ne pensait à rien. Il avait poussé sur le bois de lit le drap et le couvre-pieds. Dans l'obscurité presque totale Serge revint à tâtons, contournant son lit. Debout dans la chambre il récita d'une voix forte :

— J'aime les femmes. J'aime leur corps et la souffrance que je leur fais endurer en ne les aimant pas d'amour. Ecoute, Georges ! Je suis ainsi fait que quoiqu'il advienne je serai toujours malheureux. Je choisis que ce soit dans tes bras.

Georges le prit contre lui, sans romantisme mais sans désir irrépressible, se souvenant trop de cette nuit abominable où Serge, malgré sa volonté éperdue, était resté de bois. La nature s'était-elle déterminée entre temps ? Georges sentit, contre sa chair, se manifester un désir puissant.

Homophilie et vie sociale

Il est permis d'essayer de voir clair sur le chemin que notre vie emprunte. Les faibles lueurs qui nous viennent peuvent contribuer à dégager des ténèbres notre condition. C'est pourquoi je mets sur le papier ces lignes, espérant que d'autres seront plus à même d'approfondir le problème.

N'étant pas absolument fermé aux théories freudiennes, j'admets que la sexualité est le but de la vie en ce sens qu'elle vise à perpétuer l'espèce. Donc, nous qui ne perpétons pas l'espèce, nous trouvons en marge. Pourquoi ? Je ne suis pas tout à fait décidé à admettre que nous sommes victimes d'une déviation de l'instinct sexuel. Comme beaucoup de mes semblables, je ne me sens victime de rien du tout. Sans tirer gloire d'un état que je n'ai pas choisi, je ne me sens pas non plus accablé par la fatalité ni écrasé sous le poids d'une ignominie à laquelle je me refuse de croire. Dame Nature, dans son immense sagesse, m'a fait homophile. Elle a pris ses responsabilités, je prends les miennes. Et dans la mesure où je mène une vie honnête et décente, je me refuse à voir en cela un coup du sort.

Le complexe commence à la non-acceptation d'un état naturel. Il me paraît que ceux qui souffrent d'être homophiles souffrent en réalité de l'un des deux maux suivants :

1. il ne s'agit pas d'un état naturel. Attirés naturellement vers le sexe contraire, ils y ont renoncé en raison d'un conflit affectif (complexe d'Oedipe non éliminé). Un traitement psychoanalytique les ramènera sur la voie qui convient à leur être intime pour le bien de tout de monde.